

Special Topic / Dossier spécial :

Les belles lettres dangereuses : Le destin de l'épistolarité littéraire du XVII^e au XIX^e siècle

Le roman épistolaire et l'expérience de la hauteur : à propos d'*Oberman* de Senancour

I. *Oberman*, comme un journal intime camouflé ?

La volonté de déconstruire les formes littéraires établies est aisément discernable chez l'auteur d'*Oberman*. Ainsi, dans *L'imaginaire chez Senancour*, Béatrice Didier écrit ceci : « tout se passe comme s'il y avait plusieurs Oberman qui se superposent et s'observent mutuellement¹ ». Laurent Versini, quant à lui, dans son importante étude sur le roman épistolaire, va jusqu'à proposer la comparaison de ce roman de 1804 avec une des œuvres romanesques majeures du xx^e siècle, *L'Homme sans qualités* de Robert Musil². Comment une telle tendance, visiblement moderne, à démanteler les contraintes littéraires existantes pour saisir directement le vécu s'articule-t-elle avec l'adoption de cette forme littéraire précise qu'est le roman épistolaire, genre destiné à décliner durant l'âge romantique ? Jean Rousset, dans son étude classique sur ce genre littéraire, nous propose une solution qui semble faire autorité. Selon lui, les romans épistolaires à une seule voix, y compris et par-dessus tout *Oberman*, ne sont que des journaux intimes déguisés : « Le roman par lettres n'est plus qu'un journal camouflé, la forme épistolaire ne garde plus que les apparences ; en réalité, elle se modifie gravement et va vers son extinction³. »

Oberman ne serait donc qu'un journal intime camouflé. Mais cette formulation est-elle incontestable ? Si tel était le cas, il serait inutile de discuter de cette œuvre de Senancour dans le cadre des études concernant le roman épistolaire. Nous devons donc d'abord remettre en question cette interprétation dominante. Pour aborder cette question, il serait utile de commencer par lire le texte intitulé « Observations », sorte de préface de l'éditeur.

¹ Béatrice Didier, *L'imaginaire chez Senancour*, Paris, José Corti, 1966, tome 1, p. 178.

² Laurent Versini, *Le roman épistolaire*, 2^e édition corrigée, Paris, Presses universitaires de France, p. 176.

³ Jean Rousset, « Le roman par lettres », dans *Forme et signification*, Paris, José Corti, 1962, p. 70.

On verra dans ces lettres l'expression d'un homme qui sent, et non d'un homme qui travaille. Ce sont des mémoires très indifférents aux étrangers, mais qui peuvent intéresser les adeptes. [...] De semblables lettres sans art, sans intrigue, doivent avoir mauvaise grâce hors de la société éparsée et secrète dont la nature avait fait membre celui qui les écrivit. Les individus qui la composent sont la plupart inconnus : cette espèce de monument privé que laisse un homme comme eux, ne peut leur être adressé que par la voie publique [...]⁴.

Comme on le voit, le destinataire des lettres dans le roman, un ami d'Oberman qui vit en ville, n'est pas du tout mentionné. Les lettres étant rebaptisées « mémoires » ou « monument privé », elles ne semblent adressées qu'aux « adeptes » ou aux membres obscurs de la « société éparsée et secrète ». Dès lors, la forme épistolaire prise par Senancour n'est-elle qu'un faux-semblant, prétexte pour publier un journal intime ?

II. Curieuses aventures de la « société éparsée et secrète »

Il est intéressant de noter ici que le développement de la « société éparsée et secrète » s'est élargi en dehors de l'Europe et que cette société a connu de curieuses aventures dans un archipel d'Extrême-Orient. Il s'agit de la diffusion d'un passage de la Lettre XC d'*Oberman*. Le passage en question est le suivant :

L'homme est périssable. — Il se peut, mais périssons en résistant, et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice⁵.

La réception française et européenne étant assez connue, une brève mention suffira. Albert Camus a mis ce passage en épigraphe de la quatrième lettre de ses *Lettres à un ami allemand*, publiées en 1945. Ce message a donc pu l'encourager à combattre pour la cause de la résistance à l'occupation nazie. Hors de France, le poète espagnol Miguel de Unamuno s'est inspiré du même passage dans son ouvrage *Le sentiment tragique de la vie*, publié en 1912. Tandis que Camus reconnaît dans ce passage le soutien solide de la foi laïque à la cause de la résistance, Unamuno y voit l'expression du « désespoir catholique » ou, en espagnol, « *desesperación católica* ». Mais nous allons quitter l'Europe pour nous diriger vers l'archipel nippon, car c'est dans cette nation insulaire asiatique que la « société éparsée et secrète » nourrie par l'esprit de Senancour a connu un développement inattendu jusqu'à ouvrir la porte de... l'espace extra-atmosphérique.

⁴ Senancour, *Oberman*, présentation et dossier par Fabienne Bercegol, Paris, coll. « GF Flammarion », 2003, p. 54.

⁵ *Op. cit.*, p. 415.

LE ROMAN ÉPISTOLAIRE ET L'EXPÉRIENCE DE LA HAUTEUR

Tout commence avec un spécialiste de la littérature française, notamment de la Renaissance, ancien professeur à l'Université de Tokyo, Kazuo Watanabe. Ce rabelaisien né en 1901 cite le passage en question dans un essai, dont on pourrait traduire le titre par *Dialogue sur une dune* (*Sakyu deno taiwa*, pour le titre original japonais), publié en 1942, époque où le Japon était engagé dans une guerre téméraire contre les États-Unis et où la propagande de l'« esprit japonais » se développait. Sous-titré « Monodialogue “livresque” », cet essai se compose d'un dialogue entre deux personnes qui ne sont toutes deux que des alter ego de l'auteur. Citons le passage qui cite *Oberman*, mais aussi Unamuno et Georges Duhamel :

Senancour dit ceci : « L'homme est périssable. — Il se peut, mais périssons en résistant, et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice. » Unamuno et Duhamel proposent de remplacer la fin de ces mots par « faisons que ce ne soit pas [une] justice »⁶.

Il est à noter que Duhamel, dans son ouvrage *Défense des Lettres* de 1937, reprend ce passage et, se référant à Unamuno, propose une révision de la formulation. Watanabe semble avoir été intéressé par le passage de Senancour en lisant Duhamel.

La même année, il a cité ce même passage dans un autre essai, intitulé *Bassesse des humanistes* (*Yumanisuto no iyashisa*). Avec le mot « bassesse », il voulait souligner les tentatives de Rabelais ou Érasme de gagner les influents. Ainsi, à l'exemple de ces humanistes français du XVI^e siècle, Watanabe a osé exhorter ses contemporains qui voulaient rester intègres sous le régime autoritaire à survivre à tout prix, tout en veillant à ne pas perdre leur indépendance d'esprit par des compromissions. En ces temps difficiles, il est facile de voir comment la citation du passage en question pouvait être réconfortante.

Kazuo Watanabe, en tant que professeur à l'Université de Tokyo mais aussi par ses écrits destinés au grand public, exerçait une large influence sur le milieu intellectuel japonais. Cette référence répétée aux mots de Senancour a ainsi pu attirer l'attention de nombreux lecteurs. Il n'est donc pas étonnant, lorsque Watanabe est décédé en 1975, de voir apparaître les mots de Senancour dans une nécrologie relativement courte parue dans un magazine populaire à l'époque (*Asahi Journal*, le 30 mai 1975). Grâce à lui, le développement de la « société éparsée et secrète » a pris au Japon une couleur locale particulière. Nous nous limiterons ici à deux exemples. Shuichi Kato, né en 1919 et considéré comme l'un des principaux intellectuels japonais du xx^e siècle, a repris la citation de Senancour dans un article rédigé pour un grand quotidien national (*Asahi Shinbun*, le 24 octobre 2005). Cet article témoigne bien de la dimension impressionnante de la propaga-

⁶ *Watanabe Kazuo Chosakushu* [Kazuo Watanabe, *Œuvres*], Tokyo, Chikuma shobo, 1976, tome 10, p. 112. Notre traduction.

tion silencieuse de la société senancourienne dans l'archipel nippon, car il cite le passage en question comme une des phrases favorites d'un autre intellectuel, Yoshihisa Miyauchi, architecte. Suggérant le titre d'un des livres de Miyauchi, Kato reconnaît dans ces mots de Senancour la « pensée issue des ruines »⁷.

L'autre exemple est celui de l'écrivain et prix Nobel de littérature, Kenzaburo Oé. Ancien étudiant de Watanabe, en faisant référence à ces mots d'*Oberman* à plusieurs reprises, il est devenu un membre important de la « société éparse et secrète » au Japon. Il est important de souligner qu'Oé interprète ces mots dans le contexte de l'ère nucléaire et de l'extinction éventuelle de l'humanité. Ainsi, tout en faisant constamment référence à Watanabe, il relie ces mots à des questions à l'échelle mondiale, et pas seulement à des contextes spécifiques au Japon comme celui de la résistance silencieuse dans un régime autoritaire ou celui de l'atmosphère oppressive régnant dans la société même après la guerre. Oé a donc été heureux de voir le poète gallois Ronald Stuart Thomas, dont il est devenu un lecteur de choix dans les années 1990, citer lui aussi, avec la crise de la guerre nucléaire à l'esprit, les mots de Senancour, que son ancien maître a rendus célèbres au Japon. Ainsi, Oé a pu découvrir un espace de continuité reliant et unissant dans le monde entier ceux qui lisent les mêmes écrivains, y compris et surtout l'auteur d'*Oberman*. Mais ce n'est pas tout. Pour Oé, le passage de Senancour ne lie pas seulement des âmes sensibles de l'Occident et de l'Orient sur la planète Terre. Dans la trilogie *L'arbre vert flamboyant*, qu'il était en train d'écrire à l'époque du prix Nobel, un personnage d'écrivain concevant un projet de roman de science-fiction utilise les mots de Senancour comme un message salvateur pour la Terre et le monde extraterrestre :

Alors qu'au milieu des signes d'un effondrement massif qui a commencé à frapper le monde terrestre, se poursuit la réconciliation avec les espaces intersidéraux, il devient clair en même temps que les êtres vivants dans ces espaces sont eux-mêmes menacés d'extinction. Pour eux aussi, le dernier signe d'espoir est l'humanité sur cette planète Terre. Les mots de Senancour sont suspendus, sous la forme d'une structure symbolique géante, au-dessus des espaces intersidéraux : « L'homme est périssable. — Il se peut, mais périssons en résistant, et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice. » J'utilise la traduction de Kazuo Watanabe⁸.

Dans tout ce qui précède, nous avons pu voir où en est la « société éparse et secrète »

⁷ Shuichi Kato, *Sekiyo Mogo*, Tokyo, Chikuma shobo, coll. « Chikuma bunko », 2016 ; tome 3, p. 284. Notre traduction.

⁸ Kenzaburô Oé, *Moegaru midori no ki II* [Trilogie *L'arbre vert flamboyant II*], Tokyo, Sinchosa, coll. « Shincho bunko », 1998, p. 165. Notre traduction.

dont l'existence est suggérée dans la préface de l'éditeur d'*Oberman*. Pour finir, il conviendrait peut-être de souligner que Watanabe, lorsqu'il cite ces mots, ne mentionne jamais le titre du roman. Il se contente de mentionner le nom de l'auteur. On ne sait donc pas si ceux qui ont été attirés par ces mots sous l'influence de Watanabe ont eu l'occasion de se familiariser avec l'univers romanesque de Senancour. Mais même ceux qui n'ont jamais lu ces mots dans l'œuvre elle-même ont pu devenir membres de cette société secrète senancourienne : saisir les cœurs au-delà du contexte est peut-être l'un des pouvoirs de la littérature.

III. Spiritualité laïque et expérience d'une dualité

Nous pouvons ainsi revenir à notre question initiale, qui concerne la forme épistolaire. La forme du roman épistolaire a-t-elle un rôle spécifique dans *Oberman*, ou n'est-elle qu'un faux-semblant qui dissimule le journal intime d'une âme solitaire ? Si c'était le cas, cette œuvre aurait été exclusivement destinée aux âmes sensibles contemporaines et à leurs descendants, en France et à l'étranger, ainsi que, comme nous venons de le voir chez Kenzaburo Oé, dans l'espace extra-atmosphérique. Nous devons donc nous demander si c'est vraiment le cas. Le destinataire direct dans *Oberman*, c'est-à-dire celui à qui le protagoniste écrit la série de lettres qui compose le roman, cet homme sans nom dont nous ne pouvons jamais lire les réponses, est-il tout simplement, pour reprendre l'expression de Jean Rousset, « un ami qui n'est qu'un fantôme⁹ » ? Et s'il n'est qu'un fantôme, ce fantôme n'a-t-il aucun rôle à jouer ?

Avant de relire *Oberman* dans cette perspective, nous aimerions aborder un thème-clé de la modernité littéraire qui, ici, n'a pas été mentionné jusqu'à présent. Il s'agit du thème de la spiritualité laïque ou de la reconstruction de la transcendance depuis l'âge romantique. Il va sans dire que cette reconstruction ne peut être complète et est inséparable du travail de déconstruction. Ainsi, comme le souligne Paul Bénichou dans *Le sacre de l'écrivain*, étude pionnière de ce problème crucial, la religion établie étant discréditée, on attend d'abord des écrivains, puis des poètes, qu'ils assument un rôle de compensation. En ce qui concerne Senancour, Bénichou reconnaît dans un passage d'*Oberman* l'expression de cette conscience de la promotion du statut des écrivains. Le passage auquel il se réfère, dans la Lettre LXXVIII, est le suivant :

[...] on se dit : Je combattrai les erreurs, je suivrai les résultats des principes naturels, je dirai des choses bonnes, ou qui pourront le devenir. Alors on se croit moins inutile et moins abandonné sur la terre : on réunit le songe des grandes choses à la paix d'une vie obscure ; on jouit

⁹ Jean Rousset, art. cit., p. 70.

de l'idéal, et on en jouit vraiment, parce qu'on croit le rendre utile.

L'ordre des choses idéales est comme un monde nouveau qui n'est point réalisé, mais qui est possible : le génie humain va y chercher l'idée d'une harmonie selon nos besoins, et rapporte sur la terre des modifications plus heureuses esquissées d'après ce type surnaturel¹⁰.

Ce passage exprime bien l'expérience d'une dualité humaine qui, dans l'âge romantique, en est arrivée à être incarnée par l'artiste, l'écrivain ou le poète : l'homme vit sur cette terre, tout en sentant qu'il appartient à un autre monde ; et comme cet autre monde n'est pas encore réalisé, il est seulement rêvé comme possible ; le « type surnaturel », quant à lui, n'est ici en rien solide, car il n'est qu'une construction humaine. De toute façon, la conscience, intrinsèquement fragile, d'une telle dualité s'établit dans l'effort de l'homme de surmonter sa propre condition. Cela signifie, en d'autres termes, que l'homme est destiné, tout en étant sur la terre, à viser toujours le haut.

On voit aisément que le thème du sacre de l'écrivain est profondément lié au roman de Senancour. Le protagoniste, auteur-expéditeur des lettres, se nomme Oberman, qui signifie, comme on le sait, « homme des hauteurs ». Mais qu'est-ce que cela signifie d'être un « homme des hauteurs » ? Tant qu'un homme est homme, il ne peut jamais faire des hauteurs sa résidence permanente. Un Oberman est donc un tel être qui est toujours attiré par les hauteurs, qui y aspire, mais qui ne peut se détacher à jamais du monde terrestre.

IV. Du statut ambigu du destinataire

Qui, alors, peut être le destinataire des lettres d'un tel homme ? Et quelle relation ces deux hommes entretiennent-ils ? On comprend d'abord que, pour l'auteur-expéditeur qui se tient en haut lieu, le destinataire est considéré comme un homme des plaines, de la ville ou de la société. Citons, sur ce point, un passage de la Lettre VII :

Je ne saurais vous donner une idée juste de ce monde nouveau ; ni vous exprimer la permanence des monts, dans une langue des plaines¹¹.

Le destinataire est-il alors, pour Oberman, quelqu'un de totalement incompréhensible ? Pas du tout. La Lettre LXVIII, par exemple, commence par ceci : « J'ai fait à peu près les mêmes réflexions que vous¹² ». Et la Lettre LXXVIII, par « Je suis tout à fait de

¹⁰ Senancour, *Oberman*, éd. cit., p. 356-357.

¹¹ *Ibid.*, p. 93.

¹² *Ibid.*, p. 327.

LE ROMAN ÉPISTOLAIRE ET L'EXPÉRIENCE DE LA HAUTEUR

vos avis¹³ ». Naturellement, c'est parce qu'il se sent compris par lui qu'Oberman choisit cet ami comme destinataire pour communiquer son expérience des hauteurs. Revenons à la Lettre VII que nous venons d'évoquer. Oberman se tient seul sur les hauteurs des Alpes et se sent comme suit :

Alors je renvoyai mon guide, je m'essayai avec mes propres forces ; je voulais que rien de mercenaire n'altérât cette liberté alpestre, et que nul homme de la plaine n'affaiblît l'austérité d'une région sauvage. Je sentis s'agrandir mon être ainsi livré seul aux obstacles et aux dangers d'une nature difficile, loin des entraves factices et de l'industrielle oppression des hommes¹⁴.

Oberman a besoin de quelqu'un, non pas qui serve de guide mais à qui il puisse s'adresser pour partager la sensation de solitude dans la montagne. C'est parce que l'homme ne peut jamais être isolé. Lisons, sur ce point, la Lettre LXIII. Il constate d'abord le fait que « l'homme s'aime lui-même ». Mais il y a une suite :

L'homme aime tous les êtres animés. S'il cessait de souffrir en voyant souffrir, s'il cessait de sentir avec tout ce qui a des sensations analogues aux siennes, il ne s'intéresserait plus à ce qui ne serait pas lui, il cesserait peut-être de s'aimer lui-même : sans doute il n'est point d'affection bornée à l'individu, puisqu'il n'est point d'être essentiellement isolé¹⁵.

C'est pourquoi, dans la même lettre, il est déclaré qu'« un être isolé n'est jamais parfait ; son existence est incomplète¹⁶ ». Oberman considère cet isolement comme une sorte de nécessité historique. Citons un passage de la Lettre XXXVI :

Convenance entière : amitié des anciens ! Quand celui qui possédait l'affection sans bornes recevait des tablettes où il voyait les traits de la main d'un ami, lui restait-il des yeux pour examiner alors les beautés d'un site, ou les dimensions d'un glacier. Mais les relations de la vie humaine sont multipliées ; la perception de ces rapports est incertaine, inquiète, pleine de froideurs et de dégoûts ; l'amitié antique est toujours loin de nos cœurs, ou de notre destinée. Les liaisons restent incomplètes entre l'espoir et les précautions, entre les délices que l'on attend et l'amertume qu'on éprouve. L'intimité elle-même est entravée par les ennuis, ou affaiblie par le partage, ou arrêtée par les circonstances¹⁷.

¹³ *Ibid.*, p. 356.

¹⁴ *Ibid.*, p. 90.

¹⁵ *Ibid.*, p. 291.

¹⁶ *Ibid.*, p. 292.

¹⁷ *Ibid.*, p. 163.

Cependant, malgré cette évolution historique, l'humanité n'est pas entièrement livrée à l'isolement mutuel. Revenons à la Lettre LXIII :

L'unité de l'espèce est divisée. Des êtres semblables sont pourtant assez différents pour que leurs oppositions mêmes les portent à s'aimer : séparés par leurs goûts, mais nécessaires l'un à l'autre, ils s'éloignent dans leurs habitudes, et sont ramenés par un besoin mutuel¹⁸.

Oberman et le destinataire ont donc besoin l'un de l'autre et sont liés l'un à l'autre malgré leurs différences mutuelles. La même chose est dite dans la Lettre LX :

Il m'arrive souvent d'être surpris que nous ne vivions pas ensemble : cela me paraît contradictoire et comme impossible. Il faut que ce soit une destinée secrète qui m'ait entraîné à chercher je ne sais quoi loin de vous, tandis que je pouvais rester où vous êtes ne pouvant vous emmener où je suis¹⁹.

Il est intéressant que ce passage montre à la fois la ressemblance et la différence entre les deux. D'une part, ils se ressemblent, dans la mesure où Oberman peut, s'il le veut, en quittant les hauteurs, revenir là où se trouve son ami, c'est-à-dire dans la ville. D'autre part, ils diffèrent dans la mesure où cet ami anonyme, lui, n'ira jamais aussi haut qu'Oberman. Ainsi, après avoir reconnu la conciliabilité mutuelle, nous revenons à la différence entre leurs positions, à leur asymétrie. Comme nous l'avons vu, le destinataire est au sol, dans la ville, tandis qu'Oberman, s'il ne peut s'installer complètement dans les hauteurs, est du moins toujours attiré par elles.

Pourquoi, malgré tout, l'interaction entre les deux est-elle possible ? Parce que le destinataire, tout en appartenant à la société, se distancie subitement des autres membres de celle-ci. Par exemple, on lit ceci dans la Lettre XII : « Vous rirez aussi, mais j'y consens ; car votre rire ne sera point comme le leur²⁰ ».

Il est vrai que le destinataire peut, comme un membre de la société, se moquer d'Oberman en raison de son éloignement des sensibilités terrestres. Mais il y a dans son rire un élément de générosité, d'acceptation douce des différences de son ami. Et ce n'est pas tout : le destinataire, sorte d'agent secret, confie à Oberman des secrets de la société. Nous citons un passage de la Lettre XXVII : « Vous qui connaissez mieux la société, expliquez-moi, je vous prie, ses secrets²¹. »

¹⁸ *Ibid.*, p. 293.

¹⁹ *Ibid.*, p. 283.

²⁰ *Ibid.*, p. 108.

²¹ *Ibid.*, p. 135.

LE ROMAN ÉPISTOLAIRE ET L'EXPÉRIENCE DE LA HAUTEUR

Mais pourquoi Oberman a-t-il besoin de saisir les secrets de la société ? Parce que, comme il ne peut appartenir véritablement et exclusivement aux hauteurs, il doit en quelque sorte continuer à relever de la société. Or, quand il se dirige vers la société, l'authenticité de l'expérience vécue dans les hauteurs devient douteuse. Lisons la Lettre LXXV :

Je redescendis sur la terre ; là s'évanouit cette foi aveugle à l'existence absolue des êtres, cette chimère de rapports réguliers, de perfections, de jouissances positives ; brillante supposition dont s'amuse un cœur neuf, et dont sourit douloureusement celui que plus de profondeur a refroidi, ou qu'un plus long temps a mûri²².

Oberman est continuellement tenté par les hauteurs, et ne cesse de relativiser la réalité des choses terrestres. Pourtant, essentiellement, il est suspendu entre l'intuition qu'il éprouve dans les hauteurs et un scepticisme fondamental. Lorsque le scepticisme prévaut, il finit par sentir sa propre existence comme irréaliste. Comme nous l'avons vu précédemment, Jean Rousset suggère que, pour un auteur-expéditeur comme celui d'Oberman, le destinataire ne paraît être qu'un fantôme. Pourtant, dans ce roman de Senancour, du moins à certains moments, c'est le héros-expéditeur qui se voit comme une sorte d'ombre. Citons la Lettre LXXXIX : « Il m'est arrivé, rarement mais quelquefois, d'oublier que je suis sur la terre comme une ombre qui s'y promène, qui voit, et ne peut rien saisir²³ ».

V. Du caractère dialogique de la pensée humaine

Ainsi, Oberman est tiraillé entre deux états, deux manières de sentir, et vit la tension entre les deux. Le destinataire est le seul être qui puisse le soutenir, lui donner des conseils, accueillir calmement ses choix. Dès la première lettre, ceci est visible : « J'ai besoin de savoir ce que vous pensez, ou du moins ce que vous penserez lorsque vous aurez lu. Vous savez s'il me serait indifférent d'avoir des torts avec vous : cependant je crains que vous ne m'en trouviez, et je ne suis pas bien assuré moi-même de n'en point avoir²⁴ » ; « Je ne cherche point à vous persuader, je vous rappelle les faits ; jugez. Un ami doit juger sans trop d'indulgence ; vous l'avez dit²⁵ ». La même chose est dite dans la Lettre IV : « Vous excusez mon départ ; vous le justifiez même : et cependant, indulgent

²² *Ibid.*, p. 350.

²³ *Ibid.*, p. 409.

²⁴ *Ibid.*, p. 59.

²⁵ *Ibid.*, p. 60.

avec des étrangers, vous n'oubliez pas que l'amitié demande une justice plus austère²⁶ ».

On voit clairement que l'ambivalence et l'instabilité de l'expérience des hauteurs chez Oberman apparaissent dès ses premières lettres. Oberman exige un jugement et une justice de la part du destinataire, membre de la société. Juger, rendre la justice, c'est se tenir en haut. En d'autres termes, ce protagoniste, « homme des hauteurs », est présenté dès le début au lecteur en plaçant quelqu'un d'autre sur un plan plus élevé que lui. Nous citons à nouveau la Lettre IV :

Vous qui me connaissez, qui m'entendez ; mais qui, plus heureux peut-être et plus sage, cédez sans impatience aux habitudes de la vie ; vous savez quels sont en moi, dans l'éloignement où nous sommes destinés à vivre, les besoins qui ne peuvent être satisfaits²⁷.

Oberman a donc besoin de quelqu'un qui le connaît, mais qui, en même temps, peut le juger à distance. Alors que le premier se lance dans l'aventure de la pensée, le second doit être plus stable. Et c'est précisément cette stabilité du destinataire qui constitue la condition de possibilité de l'expérience d'Oberman. Certes, ce destinataire apparaît comme un être qui pourrait être n'importe qui. C'est pourquoi Jean Rousset le considère comme un fantôme. D'un autre point de vue, on pourrait dire qu'il ressemble plus à l'alter ego de l'auteur qu'à une personne réelle. Oberman lui-même le suggère dans la Lettre L : « je vous [écris] en solitaire qui parle avec son ami comme il rêve en lui-même²⁸ ».

Et si, pourtant, personnage réel ou non, un homme avait nécessairement besoin d'un interlocuteur ? C'est là peut-être que réside le secret de cette œuvre de Senancour et, plus encore, de la pensée humaine en général. Nous pouvons lire, de ce point de vue, l'œuvre posthume principale de l'anthropologue américain David Graeber, co-écrite avec l'archéologue britannique David Wengrow, car les auteurs y expliquent que la pensée humaine est intrinsèquement dialogique :

[...] même lorsqu'on est seul, le meilleur moyen de clarifier ses idées est souvent de s'imaginer en train d'en débattre avec quelqu'un d'autre ou de les lui exposer. La pensée humaine est fondamentalement dialogique, et les nombreux philosophes de l'Antiquité qui, de la Chine à l'Inde en passant par la Grèce, ont écrit leurs livres sous forme de dialogues l'avaient parfaitement compris²⁹.

²⁶ *Ibid.*, p. 83.

²⁷ *Ibid.*, p. 82.

²⁸ *Ibid.*, p. 258.

²⁹ David Graeber et David Wengrow, *Au commencement était... : Une nouvelle histoire de l'humanité*, trad. Élise Roy, Paris, Les Liens qui libèrent, p. 125 (chapitre 3).

VI. Un cas limite du roman épistolaire

Ainsi, pour conclure, l'opinion dominante ne nous semble pas nécessairement valable : *Oberman* n'est peut-être pas un simple simulacre de roman épistolaire. En effet, l'idée de Jean Rousset selon laquelle un roman épistolaire à une seule voix doit être considéré comme un journal intime déguisé cache un préjugé sur la pensée humaine qui consiste à la voir comme essentiellement monologique, et à en ignorer la nature intrinsèquement dialogique. Il serait utile de nous rappeler ici l'essai de Kazuo Watanabe, qui a introduit un passage d'*Oberman* aux lecteurs japonais. Portant le sous-titre « Monodialogue "livresque" », il est structuré comme un dialogue entre deux voix qui incarnent deux aspects de Watanabe lui-même. Nous pourrions revenir également sur le passage cité par Watanabe, Unamuno et Camus : « L'homme est périssable. — Il se peut, mais périssons en résistant, et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice. » Ce passage, tout en faisant partie d'une lettre adressée à un ami, est composé lui-même comme un dialogue intérieur ou, pour reprendre l'expression de Watanabe, un « monodialogue » entre deux alter ego du protagoniste. Tout cela pourrait bien suggérer le caractère intrinsèquement dialogique de la pensée humaine.

Cela nous amène à une réflexion supplémentaire : si même à l'intérieur d'une pensée solitaire il y a potentiellement plusieurs voix croisées, a-t-on besoin, en fin de compte, d'un destinataire concret ? Nous pourrions dire que c'est précisément dans cette ambivalence qu'*Oberman* est un cas limite du roman épistolaire. Citons pour finir un passage qui nous paraît impressionnant, vers la fin de la Lettre XC :

Généralement vous recevez en paix les lumières morales ; je les poursuis dans mon inquiétude : notre union subsistera³⁰.

Comme on peut le voir, la question de savoir si l'expéditeur et le destinataire doivent être considérés ici comme deux personnes réelles n'est pas essentielle. Tant que les êtres humains seront des êtres humains, et tant qu'ils seront des êtres pensants, l'union constituée par la division des voix et par la négociation entre elles persistera comme irréductible.

Daisuke KATAOKA

³⁰ Senancour, *Oberman*, éd. cit., p. 420.